

## **La psychanalyse est une conception de l'immonde**

Charles  
MELMAN

(165)A l'occasion de ces excellentes et intéressantes journées « La psychanalyse : une conception du monde ? », je voudrais d'abord vous faire remarquer comme cela a été fait en cours de route qu'il suffit que je dise « monde » pour que du même coup je m'en situe à l'extérieur puisqu'il est bien évident que si j'étais à l'intérieur, j'ignorerais de façon parfaite à la fois que j'en fais partie et de quoi je fais partie. Si je fais partie de l'ordre des libellules, il est bien évident que j'ignore parfaitement qu'il existe un monde des libellules et bien entendu un monde tout court.

Donc parler de monde, c'est déjà d'une certaine manière témoigner que ce monde est une idée qui ne tient que de ceci : c'est que moi-même à l'évoquer je lui échappe, je me situe dans son extériorité. Je me situe dans son extériorité de diverses façons. Je peux me situer, bien entendu c'est très fréquent, comme un regard, un regard sur le monde et en général bien entendu c'est un monde déchu qui concerne mon regard et c'est même ce qui justifie...

(...) cosmonautes pour revenir, eh bien, mais le monde c'est beau. Ou alors (166)l'expérience du poète pour dire que, avant les cosmonautes, le monde était une orange bleue. Et puis pour cette position d'extraction du monde qui se produit inévitablement dès que j'en parle, elle se supporte aussi bien

sûr de la logique puisque à poser le tout que ce monde vient représenter, il est bien évident que là aussi je me marque, comme vous le savez, comme une exception. Et dans ce cas là, comme dans le cas précédent, celui du regard, eh bien là aussi, le tout de ce monde à l'égard duquel je me situe comme une exception est un monde incorrect, autrement dit un monde à maîtriser. Une conception du monde bien entendu ne va jamais outre cet apitoiement sans l'idée de la maîtrise qu'il y aurait à exercer sur cette incorrection qui lui serait propre, sur cette déchéance.

Une remarque à ce propos, celle de Lacan quand il rappelle que cette formule logique qui n'est pas chez Aristote mais qui lui a été attribuée néanmoins, qui a été écrite pour illustrer sa logique du syllogisme : tout homme est mortel, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel. Eh bien, Lacan souligne combien l'idée là de la totalité c'est-à-dire l'idée de monde ne va pas sans la mise en place avec ce tout d'un maître absolu qui prend ici incarnation rigoureuse puisque c'est l'image de la mort. L'idée de la totalité suppose ce maître absolu qui est la mort, pas le phallus, la mort.

Ce rappel peut-être pour encore attirer notre attention sur la spécificité, sur le curieux effet produit par ce signifiant monde, c'est-à-dire l'extraction subjective à quoi elle incite. Il est bien évident que parler du monde et s'en trouver à l'abri, à l'écart, dans la position du voyeur ou bien du juge, eh bien, c'est la position paranoïaque par excellence. Position paranoïaque qu'il faut bien reconnaître comme commune : je veux dire qui nous sollicite régulièrement les uns et les autres, je veux dire qu'au titre de sujet, c'est-à-dire comme un et du même coup comme idéal, je me heurte, je m'oppose à cette totalité à laquelle je serais censé appartenir mais qui est bien entendu, comme je l'évoquais à l'instant, celle de la déchéance. Donc en tant que sujet, eh bien, je m'oppose à ce monde déchu, je m'y oppose au nom de l'idéal, du un que j'imagine venant supporter mon ex-sistence et ceci vaudrait pour nous rappeler – je le dis de façon un petit peu abrupte mais enfin il faudrait peut-être commencer à mieux le considérer – que le sujet est un con.

Alors nous voyons bien que cette mise en place, puisque je la prends par (167) cette extrémité représentée par le sujet, cette mise en place du monde tient bien sûr pour nous au fait que ce sujet est organisé par le fantasme. Et c'est lui qui fait ce petit bout de la lorgnette ou ce gros bout de la lorgnette comme nous l'a si bien rappelé Anne Calberg ou bien aussi qui

fait que pour nous il y a ce cadre qui fait que le monde vient prendre place pour nous comme tableau comme nous l'a très bien rappelé Christiane Lacôte. Le fantasme donc en tant qu'il vient pour nous être la cause - la chose, la cause -, la cause qui organise du même coup ce monde pour nous en un système car ce que l'on appelle un monde ou encore un système ce n'est rien d'autre qu'un ensemble organisé par une cause unique : c'est ça qui fait monde. Et ce qui nous incite donc à penser, à imaginer ce monde c'est donc le fantasme qui met en place pour nous aussi bien le sujet dans son érection une que le miroir bien sûr - et ça a été au cours de ces journées très bien évoqué également - en tant qu'il nous suggère l'idée d'une totalité, d'une globalité organisée par une cause qui échappe à ce miroir lui-même et qui cependant fait le prix de cette image, de son investissement narcissique et qui fait que cette image est centrée. Et bien entendu à partir du moment où nous avons l'idée d'un centre, il y a du même coup l'idée de cette organisation hystérique dont vient se supporter pour nous la représentation du monde alors que, comme nous le savons - et ça a été évoqué au cours de ces journées -, l'objet auquel primordialement nous attribuons cette morphologie sphérique, c'est l'objet a. Lacan a là-dessus des remarques très intéressantes et à propos desquelles je crois que nous pourrions revenir.

Donc ceci peut-être pour reprendre ce que les uns et les autres vous avez si bien introduit à l'occasion de ces journées, c'est-à-dire la bizarrerie, l'étrangeté de notre prise, je ne dirais pas « par le monde » mais plutôt « hors du monde », c'est-à-dire d'une certaine façon, tentation pour chacun d'entre nous aussi à faire l'anachorète ; il faudrait sûrement reprendre cette question si joliment abordée, après Jorge Cacho, par Pierre Marchal. Mais enfin, le désert... Qui dans cette salle n'a pas un jour penser au désert sans pour cela forcément être religieux ? Le désert, ça a pu être évidemment le plateau du Larzac ou la Corrèze, il n'y a pas forcément besoin d'aller loin pour trouver le désert.

En tout cas cette idée de monde est bien évidemment le moteur de nos idéologies, c'est-à-dire d'un ordonnancement qui se voudrait global, totalisant (168) et du même coup bien sûr totalitaire. Alors le dernier illustre en date est donc bien sûr Hegel, et je crois que chacun de nous au cours de sa brève existence a pu apprécier les conséquences et les effets de la virulence et de la prise par ce fantasme, cette idée d'un monde qu'il y aurait enfin à accomplir, à réaliser qui serait le monde

fini, le monde enfin à son achèvement.

Alors aujourd'hui nous sommes dans une autre idée du monde, je vais juste en dire un mot - Roland de son côté en a fort bien parlé -, nous sommes aujourd'hui dans une autre idée de monde qui est la mondialisation du marché. Et l'ensemble de ceux qui autrefois suivaient Hegel et ses conséquences politiques, aujourd'hui se trouvent engagés, sont devenus des amoureux, des adeptes de cette nouvelle forme de mondialisation, c'est toujours l'idée d'accomplir un monde, mais qui ce coup-ci serait garante, la mondialisation du marché, de la liberté politique et de la victoire généralisée de la démocratie. Je crois qu'avec la modestie de nos moyens, je veux dire la pauvreté et le caractère fort réduits des concepts dont nous nous servons, et aussi la petite pratique qui est la nôtre, nous pouvons faire remarquer que ce qu'en réalité nous mondialisons ainsi c'est une jouissance, la nôtre bien sûr. Ce n'est pas une jouissance quelconque, c'est une jouissance, la nôtre, qui est religieuse et masochiste. Et je trouve qu'à ce propos, Virginia Hasenbalg a été tout à fait bienvenue en venant ici nous parler de Job ; puisque lui, Job, il n'avait pas encore compris qu'effectivement la condition de sa jouissance était en réalité liée moins à sa fortune que précisément au moment il en avait été, de ladite fortune, privé, et que c'était de cela qu'en réalité sur son tas de fumier et dans sa purulence il jouissait. Et comme vous le savez, Job reste un grand thème de spéculation malgré, je dirais, ce que la psychanalyse effectivement apporte comme éclairage sur cette question.

Pourquoi est-ce que notre jouissance est religieuse et masochiste ? Eh bien, parce que ceci concerne bien entendu la place du travail en tant que socialisé dans notre culture. Un numéro du *Discours Psychanalytique* se prépare sur cette question, souhaitons qu'il aborde cet aspect des choses. Nous repérons mal évidemment la fonction du travail dans cette jouissance religieuse et masochiste qui est la nôtre ; la fonction du travail qui occupe tant de notre temps et constitue un tel investissement de pensée au point que l'on pourrait se demander si ce n'est pas la forme moderne du sacrifice pour nous. Mais en tout cas remarquez déjà que le travail, le travail socialisé qui (169)est le nôtre, c'est évidemment ce qui vient casser l'économie d'autosuffisance. Lorsque vous allez à Berlin, vous êtes frappés par l'importance géographique et fonctionnelle des Schrebergarden ; vous savez, ces petits jardins mis en place par le papa de Schreber et qui sont une

grande invention qui a toujours beaucoup de succès. Et qui pourrait nous rappeler qu'après tout, à ces gens pris dans le travail socialisé, dans le travail de l'échange avec le petit autre, avec le semblable, et, je dirais, les méconvenues dudit échange, eh bien, le Schrebergarden par l'économie d'autosuffisance qu'il vient là, non pas assurer, mais qu'il vient là rappeler, dont il est un souvenir, dont il est une marque, eh bien, viendrait rappeler lui cet échange non plus avec le petit autre mais l'échange avec le grand Autre, celui qui fait que les moissons fructifient, qui fait que la couvée est féconde : donc l'échange avec le grand Autre en tant que lui au moins serait supposé ne pas nous voler et ne pas nous tromper.

Donc cette remarque juste pour nous faire évoquer un instant cette place, cette fonction du travail dans l'économie qui est la nôtre et que nous exportons, que nous imposons à des populations qui se trouvaient jusqu'ici organisées de manière fort différente et dont on peut comprendre leurs formes de résistance diverses, l'atteinte à l'identité que cette exportation peut représenter pour eux et la manière dont ces populations cherchent les arguments qu'elles ont à proximité, les arguments du bord, pour s'opposer à cette dénaturation, si je puis dire, de leur style de vie.

Au cours de ces journées, Nicole Stryckman a posé une question qui est évidemment au coeur de notre débat et dont je ne suis pas loin de penser qu'elle a inspiré le titre de ces journées, c'est-à-dire que dans notre pratique est-ce que nous avons à faire plus pour un analysant qu'à venir le restituer au monde : c'est-à-dire qu'au lieu de ce confort qu'en tant que la névrose évidemment entretient dans cette position d'extériorité, dans ce petit désert privé, eh bien, est-ce que finalement une fois que nous l'avons réintroduit au monde, autrement dit, pour citer Freud, que nous lui redonnons le goût du travail et du sexe, eh bien, est-ce que nous avons à partir de ce moment-là à estimer que notre travail est accompli et que nous n'avons pas à prendre d'autre parti sur la question ?

C'est une interrogation tout à fait pertinente et Lacan se l'est posée jusqu'au bout ; malgré toutes les avancées qu'il a faites, il ne nous a pas (170)proposé un autre système, un autre monde, et s'est tout le temps demandé après tout qu'à partir du moment où pour un sujet ça va à peu près, ça va dans le sens où il dit que ça va bien, au moins il le dit, eh bien, est-ce que nous n'avons pas à ce moment-là à nous quitter en bons termes et dans le contentement réciproque du travail

accompli ? Mais en tout cas, si nous opérons ainsi il faut bien remarquer que nous ne faisons que le renvoyer au système du monde ; au système qui, bien entendu, est organisé pour nous par ce grand opérateur qui est le phallus et que nous le referions valoir comme tout. Autrement dit nous lui dirions : eh bien finalement, il n'y a pas mieux que ça. Ce qui à vrai dire ne saurait être dénié.

Et cependant nous avons deux problèmes à ce point. L'un qui est fourni, proposé par Freud et qui est que Freud, en 1920, comme vous le savez, dit ceci à ses élèves : la jouissance phallique n'est pas tout, il y en a une autre, et même c'est une jouissance, cette jouissance autre, qui est peut-être plus prenante pour un sujet que la jouissance phallique. Le seul problème c'est que cette jouissance autre il va l'appeler pulsion de mort. Pourquoi est-ce le problème ? Dans cette nomination, il cède lui-même au phallicisme qui est le nôtre et qui fait donc du phallus évidemment le représentant de la permanence de la vie, et donc une jouissance autre ne peut être qu'une jouissance de la mort. Et il faudra à cet endroit-là, comme vous le savez, il faudra le petit père Lacan pour apporter à propos du noeud borroméen cette notation - qu'il n'a absolument pas..., qu'il a laissée à nos commentaires - extraordinaire et où il dit à propos de la jouissance autre : égal jouissance de la vie. Autrement dit, c'est du côté de la jouissance phallique qu'il met la jouissance de la mort - je vous renvoie par ailleurs à tout ce qu'il a dit comme présence de la mort dans notre modalité de reproduction sexuée - et donc surprise, voilà que c'est du côté de l'Autre que se situerait une jouissance qui serait elle jouissance de la vie.

Une toute petite remarque à cette occasion : le grand Autre, c'est un concept dont nous parlons évidemment avec la plus grande familiarité. Et cependant croyez-moi, je vous assure que si nous en parlons avec familiarité c'est parce que nous avons tous une empreinte religieuse ; et donc finalement le grand Autre, nous avons réalisé la bonne opération religieuse qui consiste à nous l'amarrer et à nous l'identifier en nous faisant de ce grand Autre les enfants, en nous en faisant les fils. C'est la grande opération, la grande (171)réussite de la religion même si elle est payée, comme le disait Pierre Marchal, du prix de la névrose obsessionnelle ; mais en tout cas, le grand Autre, c'est supposé ne pas me faire peur. Mais désarrimez un seul instant cette préconception religieuse, le rapport de cette accommodation que nous faisons avec le grand Autre pour pouvoir tout de suite entrer

dans une autre dimension qui est celle de l'angoisse, et si vous vous livrez à cet exercice je suppose que vous ne vous épargnerez pas ce type de rencontre.

Où est-ce que vous en avez le témoignage de ce que je vous propose ? Vous en avez le témoignage dans ceci : c'est que, au fond, en mettant en place la dimension du grand Autre Lacan donne leur statut aux femmes, mais c'est un statut dont personne ne veut. Quand je dis personne je veux dire ni les femmes et encore bien moins leurs compagnons ; car enfin dans notre culture toujours, il est certain que le phallicisme féminin est une exigence aussi bien de la part de l'un que de la part de l'autre ; et le mouvement féministe, ce n'est pas moi qui vous l'apprendrai, n'a jamais été que l'exaltation d'un phallicisme je dirais moins encombré, moins châtré que celui du camarade mâle - je ne sais pas pourquoi je fais sauté l'accent circonflexe du camarade mâle... Tous ceux qui ont fréquenté les milieux féministes savent très bien que la grande revendication, c'est d'être plus phallique que le petit camarade. Et vous voyez comment cette dimension du grand Autre distinguée par Lacan, de la part de celles dont on pourrait penser qu'elle leur ouvrirait quelques perspectives un petit peu neuves, est susceptible - mais pas seulement à elles, aussi bien pour leurs amis -, eh bien, continue de rester quelque chose dont nous parlons peu sérieusement. Ne serait-ce aussi que parce qu'après tout la dimension du grand Autre suffit pour casser radicalement l'idée de monde.

Il y avait ce très joli terme utilisé par Etienne Oldenhove : Zug-zug, le monde Zug-zug. Et comme je le lui disais, c'est absolument le terme qui convient : le monde est Zug-zug ! Il est Zug-zug puisque le grand Autre il n'est fait comme cela que de Zug, de traits unaires qui se suivent comme la matrice signifiante sans aucune limitation. Le monde est Zug-zug et même pour Freud il était particulièrement Zug-zug puisque, comme vous le savez, c'est dans un Zug, dans un train que, au spectacle de sa mère nue, il a organisé sa phobie et que c'est vraisemblablement grâce à sa phobie que nous-mêmes sommes aujourd'hui ainsi réunis, ainsi rassemblés. Donc bravo pour le Zug.

(172)Lacan donc nous introduit là ce qui devrait pour nous radicalement non pas nous amener à nous extraire du monde, mais à nous y faire bien entendu rentrer de ce qu'on pourrait imaginer la bonne façon, c'est-à-dire en défaisant ce concept de monde ; et ne serait-ce que parce que ce fantasme constitutif, cette idée de monde, eh bien, ce fantasme nous

montre que ce qui organise notre désir, notre aspiration, elle est pour l'immonde, c'est-à-dire pour ce que nous en rejetons. Que le monde est immonde : personne, je crois, personne n'est venu ici le nier. Ça a commencé assurément par... C'est peut-être saint Paul justement, comme cela a été évoqué, qui a été le premier à vouloir dire une chose aussi sacrilège - sacrilège par rapport au judaïsme, car le judaïsme ne dit sûrement rien de tel -, mais en tout cas, c'est saint Paul qui est peut-être le premier à avoir dit cela. Et que simplement de le dire, de dire que le monde est immonde, c'est-à-dire de m'en extraire, eh bien, cet immonde je le suis moi-même.

Et je voudrais que l'un de vous vienne là-dessus cliniquement me démentir puisqu'il serait facile de lui rétorquer que l'immonde c'est précisément pour nous, nous sommes ainsi faits, c'est ce qui fait jouir. Il n'y a pas possibilité là-dessus de tergiverser. On pourrait évoquer ceci, si vous voulez, à titre anecdotique : les querelles de couple. Les querelles de couple, évidemment, qu'est-ce que je reproche à mon partenaire ? Je lui reproche évidemment ce qui me paraît chez lui venir faire défaut ou bien venir faire excès ; autrement dit, quelque chose qui appartient à cette catégorie-là qui vient faire rupture dans notre monde. Seulement, ce que je lui reproche, c'est précisément ce dont je jouis avec lui, avec ce partenaire. Donc ce que nous nous reprochons mutuellement c'est évidemment ce qui l'un et l'autre nous fait jouir, ce qui nous fait jouir l'un de l'autre. Et c'est ce qui fait que tant que nous nous disputons comme cela, il n'y a aucune raison pour que ça ne continue pas jusqu'à la fin des temps. Je veux dire que, comme vous le savez très bien, c'est le type de conflit qui fait que ça tient bien. Ça ne commence évidemment à casser qu'à partir du moment où ce qui est reproché au partenaire n'est plus ce qui entre dans cette catégorie-là, c'est-à-dire de ce qui assure la jouissance. Alors voilà un petit exemple clinique qui est susceptible de venir valider ces propositions dont je ne vois pas pourquoi elles seraient rudes puisqu'elles se déduisent de l'écriture même du fantasme.

(173) La surprise que nous offre Lacan, je la rappelle en un mot, c'est que lui qui manifestement ne répondait à aucun ordre cosmique, c'est-à-dire à aucune injonction, eh bien lui néanmoins, tous ceux qui l'ont approché le savent, ne manquait de relever d'une très grande rigueur morale : il a été présenté comme un pervers, il faut être, je dirais stupide pour dire une chose pareille sur lui. Il n'était pas plus pervers que vous et moi, c'est dire ; c'est-à-dire qu'il était pervers, un



pervers timide comme tout le monde, un pervers des familles, mais ce n'était pas un pervers. C'était le névrosé qui a à faire avec les instruments forcément de la perversion, ça peut toujours servir. Alors ce qui était merveilleux, c'était donc de le voir dans sa façon de trancher... Parce qu'il avait un système de tranchement, il y avait des choses sur lesquelles il disait : non. Il disait oui à beaucoup de choses et même qui vous auraient surpris. Et vous ne compreniez pas du tout parce que vous ne saisissiez pas dans quel système, dans quel monde cela venait s'intégrer. Eh bien tout simplement, parce que ça ne venait pas s'intégrer dans un monde ; ça ne venait pas non plus s'intégrer dans un immonde. Ça venait s'intégrer dans une Loi, et qui pour lui était une Loi non révélée, mais qu'il estimait qu'en tant qu'analyste, c'est-à-dire praticien d'une discipline, il lui appartenait de l'appliquer : c'est-à-dire d'estimer que cette Loi, elle avait pour lui à faire école - un terme qui actuellement revient dans notre groupe et dont j'espère qu'il sera entendu comme il faut -, ça faisait école. Et à l'instar des écoles philosophiques d'autrefois où quand on adoptait un système ce n'était pas pour s'en distraire, je veux dire pour s'en amuser, pour s'en mettre à l'écart, c'était pour le vivre. Les stoïciens, c'était des gens qui vivaient leur truc, les aristotéliens, pareil, Socrate n'en parlons pas, etc. Ce n'était pas de la rigolade. On ne venait pas exposer, poser un système comme cela en disant : regardez comme c'est joli. Lorsqu'on venait raconter quelque chose, ça voulait dire que du même coup on en faisait une loi morale.

Surprise donc chez Lacan qu'il y avait pour lui le respect régulier, à tout instant, à assurer d'une Loi, d'une Loi non révélée et d'une Loi aucunement ordonnatrice, aucunement animée par une voie, et aucunement non plus animée par ce type d'impératifs propres à la catégorie morale - impératifs kantien -, pas du tout. Mais c'était une Loi que, en tant que sujet, sujet de la parole, que lui était amené à reconnaître et dont il tirait les applications. Autrement dit, si vraiment la névrose est mon affaire et si j'estime qu'il ne (174)serait peut-être pas impossible que les uns et les autres nous soyons moins névrosés, la seule façon c'est évidemment de respecter les lois du langage.

Donc quand il disait les lois du langage, ce n'était pas pour évoquer un code, ce n'était pas pour évoquer une religion, ce n'était pas pour évoquer un système - et je vais venir très vite là-dessus -, mais c'était pour évoquer le fait qu'il y a un certain nombre de conséquences ; que la jouissance, par

exemple, ça a un prix, et que ce prix contrairement au névrosé qui va bien entendu tenter de l'escamoter ou de le mettre à gauche, eh bien, ce prix, je le paie : quand il y a à payer, je paie puisque c'est le prix de ma jouissance ; alors, j'essaie par là de réaliser de bonnes affaires ou des petites combines avec le grand Autre, d'autant qu'il s'en fout complètement puisque je suis le seul à en pâtir ; le grand Autre, il n'en a rien à faire puisqu'il n'existe même pas, il s'en balance jusqu'à la fin des temps. Donc si je veux être correct et conséquent avec moi-même, voilà comment je fais.

Là-dessus surgit cette question que notre ami Houbballah, qui nous a fait l'amitié de venir travailler avec nous et de contribuer à ces journées, a pu me poser. Autrement dit, comment est-il possible que le manque puisse s'organiser de façon centrale, être un centre et ne pas faire système, ne pas faire pour nous un monde. Est-ce que nous allons dire : mais pour nous psychanalystes, il n'y a pas de centre, il n'y a rien qui fasse centre et donc du même coup... Si l'on observe les figures topologiques proposées par Lacan, que voyons-nous ? Nous voyons qu'en réalité le noeud borroméen, il est centré ; il est centré par quoi ? Il est centré par ceci : il nous dit que les trois catégories du réel, du symbolique et de l'imaginaire, sont également trouées par le symbolique, toutes les trois, et que c'est en quelque sorte à la conjonction, au croisement, au recouvrement de ces trois trous - les trois trous propres à chacune de ces catégories - qu'effectivement il y a là un centre, et que c'est là que vient se tenir l'objet a. C'est bien ce qui centre la figure qu'il nous propose. Nous pourrions aussi lire que si c'est le tore qui vient supporter le noeud borroméen, il y a également un trou comme centre dans la figure borrique, et même doublement central dans le tore. Donc est-ce que la figure, la topologie ne vient pas là nous inciter à penser qu'effectivement nous estimons que le trou, que le défaut tel que le langage le met pour nous en place, est-ce que nous ne pensons pas qu'effectivement il est central.

(175) Je crois qu'à cette question posée par Adnan Houbballah il faut répondre oui ; c'est vrai, pour nous le trou, c'est ce qui est central, c'est ce qui fait centre. Mais - et c'est là que vient un autre mais qui me semble avoir quelque intérêt - c'est que ce que ce centre vient organiser ce n'est aucunement un système susceptible de se prêter à une idée de monde. Pourquoi ? Eh bien, parce que le centre tel que le noeud borroméen le met en place ce n'est pas le manque dans l'Autre en tant que la religion, notre religion, nous y a

introduit, c'est-à-dire en nous organisant par rapport à lui dans une relation qui est celle de la faute - ça a été admirablement rappelé par Jorge Cacho -, cette faute qui se transmet et dont nous ne sortons pas et dont le père..., etc. Cette faute que tout système est destiné à venir combler puisque l'idée de monde est bien celle d'une complétude, d'une totalité qui viendrait faire oublier ce défaut ; et si ce défaut, la religion le rappelle, c'est simplement pour me faire souvenir que je n'ai pas fait ce qu'il fallait, que je n'ai pas oeuvré, si ma religion est catholique, que je n'ai pas oeuvré comme il convenait, et si ma religion est protestante, eh bien, il appartient au libre arbitre de Dieu de décider si je suis sauvé ou pas quoi que j'aie pu faire par ailleurs. Mais en tout cas ce qui commande l'organisation d'un cosmos que par notre existence fautive nous viendrions ébrécher, ou nous constituerions le dommage de ce cosmos, la tâche introduite dans ce cosmos c'est bien sûr l'idée de la faute ; et du même coup toutes les injonctions que nous recevons de cet Autre pour avoir à réparer.

Et comme Lacan nous le suggère, comme il le dit très clairement : si tout cela est établi, il appartient dès lors aux partenaires - qu'ils soient sexuels ou qu'ils soient sociaux - non pas d'entretenir pour assurer leur jouissance, ce manque... Car c'est bien ce que nous faisons : nous veillons à entretenir cela même dont nous souffrons, c'est le masochisme, je dirais, parfait ; nous veillons à l'entretenir puisque c'est ce manque qui est le recel, qui est la maison du sacré, qui est la maison même de Dieu. Ce qu'il va nous laisser entendre c'est qu'il appartient dès lors aux partenaires aussi bien privés que sociaux de voir non pas comment ce manque ils vont le réparer, le reprendre, le suturer - l'opération est, elle aussi, ou bien névrotique ou bien perverse : en tout cas, opération forcément vouée à l'échec -, mais comment ils vont vivre vis-à-vis de ce manque auquel nous devons notre jouissance. Ils vont vivre à l'endroit de ce manque dans une relation suffisamment pacifiée pour (176) nous mettre les uns et les autres à l'abri de l'aspiration du totalitarisme, moins soucieux d'entretenir ce masochisme qui est le nôtre, et peut-être aussi d'avoir une coexistence sociale moins immonde, moins immonde au même titre que les autres d'ailleurs, les autres aussi.

C'est pourquoi là-dessus il privilégie - et je le fais là encore une fois avec vous mais puisqu'on est à Bruxelles, je le reprends - ce qui est le bricolage de l'artisan. Pourquoi l'artisan ? Parce que l'artisan, lui, il ne le fait pas au nom de la

science ; ce n'est pas l'architecte, ce n'est pas le constructeur du navire, ce n'est pas même le capitaine du navire, l'artisan : l'artisan c'est le charpentier, c'est le cordonnier, c'est le maçon. C'est-à-dire que ce qu'il fait, il ne le fait pas au nom d'une science - je ne vais pas reprendre bien entendu ici les conséquences, elle exclut le sujet -, mais il le fait au nom d'une pratique, d'un savoir-faire. Alors Joyce, Joyce comme artisan, l'artisan peut être à l'occasion un artiste bien sûr. Mais même l'écrivain, artiste ou pas, est d'abord un artisan. Un artisan, il y a là la façon dont avec sa pratique, avec son savoir-faire, comme le psychanalyste, il va tenter non pas de résoudre le problème mais simplement de montrer qu'il l'a bien entendu, qu'il l'a bien perçu et qu'il propose là quelque chose une fois que le problème est bien perçu. Et je crois que, comme j'ai eu l'occasion de vous le faire remarquer, si la psychanalyse peut enseigner à quelqu'un de piger où est le problème, d'abord bien sûr pour lui - pas le problème qu'il croit, pas le problème que raconte son histoire, sa biographie, sa plainte, etc., mais le problème vrai -, et comment du même coup pigeant ce problème vrai il va y rejoindre les problèmes de tout le monde, eh bien, je crois qu'à ce moment-là le psychanalyste ce qu'il fait, ce n'est pas idiot ; et que ça peut effectivement aider son analysant à devenir lui aussi un petit artisan à sa manière, réconcilié avec le monde. Réconcilié avec le monde : c'est-à-dire à l'abri de la tentation soit de la jouissance perverse, c'est-à-dire de la saisie radicale de l'objet, soit comme l'anachorète désireux de jouir du rien, du pur rien - et c'est bien pour ça qu'il faut que l'anachorète se débarrasse de toutes les bricoles qui nous encombrent.

Voilà. Merci pour votre attention.